

Traduire la philosophie, est-ce philosopher ?

Translating philosophy, is it philosophizing?

Sara BEN ISSA
École Supérieure Roi Fahd de Traduction, Tanger/Maroc
benissa.sara@gmail.com

Ismail MELLOUKI
École Supérieure Roi Fahd de Traduction, Tanger/Maroc
imellouki@uae.ac.ma

Reçu: 30/01/2021, **Accepté:** 13/02/2021, **Publié:** 05/03/2021

Résumé

La réflexion que nous exposons dans le présent article est l'aboutissement d'une expérience traduisante de l'ouvrage «Le rire» d'Henri Bergson vers l'arabe. Ce fût une occasion pour découvrir les particularités de ces textes multidimensionnels, aussi techniques que littéraires et aussi universels que singuliers et de voir comment cette combinaison influence-t-elle la prise de décision quant aux choix traductionnels, surtout entre deux langues si différentes comme le français et l'arabe. Or, ce qui a attiré notre attention le plus est la position du traducteur face à ce type de textes qui interpellent fortement le lecteur et provoquent son intelligence. Comment un traducteur qui professe la fidélité et l'objectivité puisse-t-il échapper aux filets de l'auteur-philosophe visant à influencer son lecteur et ne pas devenir lui-même traducteur-philosophe. En effet, pour une traduction philosophique objective, le traducteur ne peut se permettre d'être uniquement lecteur.

Mots-clés: Traduction-Philosophie-Interprétation-Fidélité-Bergson.

Abstract:

The reflection that we present in this article is the result of an experience translating Henri Bergson's book "Le rire" into Arabic. It was an opportunity to discover the peculiarities of these multidimensional texts, as technical as literary and as universal as singular, and to see how this combination influences the decision-making process regarding translational choices, especially between two languages as different as French and Arabic. What has attracted our attention most is the translator's position when faced with this type of text, which strongly appeals to the reader and provokes his or her intelligence. How can a translator who professes fidelity and objectivity escape the nets of the author-philosopher aiming to influence his reader and not become a translator-philosopher himself? Indeed, for an objective philosophical translation, the translator cannot afford to be only a reader.

Keywords: Translation-Philosophy-Interpretation-Fidelity-Bergson.

Introduction

La relation entre la philosophie et la traduction est aussi ancienne que complexe. Chacune de ces deux disciplines a fait et fait toujours l'objet de l'autre dans les thèses de grands philosophes. Traduire la philosophie et philosopher sur la traduction, deux réflexions éternelles qui ne peuvent être discutées séparément. Cependant, bien que la philosophie fût parmi les premiers objets de la traduction, la traduction philosophique suscite toujours plusieurs débats quant à sa classification, sa méthodologie et même sa possibilité. Se situant entre la traduction littéraire et celle dite technique ou non-littéraire, ce cas particulier de la traduction rassemble les caractéristiques des deux genres, mais aussi les problèmes de traduction de chacun.

Jean-René Ladmiral, étant à la fois professeur de philosophie et de traductologie, a consacré une partie de ses recherches à la classification des textes philosophiques et a proposé une classification triade qui oppose la traduction non littéraire, dite technique; la traduction poétique ou littéraire; et une troisième catégorie pour la traduction philosophique ou plus généralement la traduction du discours théorique culturel. (J. R Ladmiral, 23 : 1981).

Une catégorie différente exige nécessairement une vision et une approche traduisante différente, plus consciente et plus intelligente. La traduction philosophique exige du traducteur la capacité de vivre l'expérience de l'auteur-philosophe, partager ses réflexions, ses sensations et sa vision du monde; bref, traduire un texte philosophique, c'est inévitablement philosopher.

La tâche du traducteur-philosophe devient plus ardue quand cette distinction soulignée par Ladmiral est plus difficile à déceler, quand il s'agit d'un texte aussi littéraire que celui d'Albert Camus ou de Franz Kafka et aussi technique et précis qu'un manuel spécialisé; quand il s'agit de traduire un auteur qui est à la fois l'un des plus grands philosophes de son ère et un lauréat du prix Nobel de littérature.

Le présent article expose une réflexion sur les difficultés de la traduction d'un texte philosophique et le statut particulier du traducteur-philosophe, sous la lumière d'une expérience traduisante personnelle du grand philosophe et auteur Henri Bergson, en particulier de son ouvrage «Le rire, essai sur la signification du comique» du français vers l'arabe.

«Le rire» est un ensemble d'articles que Bergson avait publiés antérieurement dans la Revue de Paris. Il y détermine et classe avec une grande finesse les principales catégories comiques et effets amusants déclencheurs de ce phénomène humain, qu'est le rire, à travers de profondes réflexions philosophiques. Selon Bergson, le comique naît quand nous percevons une sorte de raideur mécanique qui s'installe dans des situations, des caractères et des paroles, remplaçant ainsi la souplesse et la vivacité attendues et formant une excentricité que la société châtie

par le rire. Ce bref aperçu donne déjà une idée sur le sérieux que comporte «Le rire».

1- Traduire la philosophie, c'est lire sans être lecteur

La philosophie, cette démarche constante de réflexion critique et de questionnement sur l'Homme et le monde, implique toujours un message universel indépendant du contexte temporel et spatial. De ce fait, la traduction est devenue l'amie intime de la philosophie et son passeport vers différentes langues et cultures.

Les philosophes n'ont pas réussi à se mettre tous d'accord sur une seule définition de la traduction, ou plus précisément d'une bonne traduction. Alors que certains la décrivent comme un jeu de correspondance linguistique, d'autres considèrent que cette opération est beaucoup plus complexe et implique tout un processus de prise de décisions quant au choix des équivalences.

De son côté, Paul Ricœur, grand philosophe français, considère la traduction comme une reformulation dans le but d'explicitier, c'est-à-dire une tentation de redire autrement le dire de l'auteur, avec une différence fondamentale que, contrairement à la reformulation, une traduction jugée bonne doit se contenter de transposer la pensée d'autrui sans expliciter, préciser ou expliquer. Un bon traducteur ne doit pas se positionner comme un nouveau locuteur, mais plutôt comme un filtre neutre qui décode dans une langue source et recode dans une langue cible le message de l'auteur. Or, cette définition s'applique-t-elle à un texte aussi interpellant et provoquant de l'esprit du lecteur que l'est le texte philosophique ? Un texte qui incite chaque lecteur à penser, analyser, débattre et philosopher avec l'auteur-philosophe.

1-1 Un texte face à mille et une interprétations

Aucun bon traducteur n'osera commencer sa traduction avant de s'assurer de bien saisir le sens du texte. Traduire c'est avant tout comprendre, sauf que, comprendre n'est pas moins difficile que traduire, nous ne parlons pas ici de la compréhension naïve, mais bien d'une compréhension savante. (P. Ricœur, 131 : 1977).

D'une manière illustrative, comprendre signifie que le traducteur doit faire tout le trajet, préalablement parcouru par l'auteur pour produire le texte, mais à l'inverse. C'est-à-dire, partir d'une forme linguistique pour atteindre le noyau sémantique ou la forme première abstraite du vouloir-dire de l'auteur-philosophe. Si la transformation des pensées en paroles chez l'Homme est considérée comme l'un des processus les plus complexes et mystérieux des sciences humaines, qu'en est-il alors de la traduction des pensées d'autrui ? Comment le traducteur pourrait-il résoudre ce mystère par une simple correspondance lexicale ? Encore moins

quand il s'agit d'idées nouvelles, complexes et interdépendantes; ce trajet sera certainement plus pénible et tortueux.

Parallèlement, le texte philosophique est un texte portant des idées, des arguments, des opinions, enfin des réalités qui peuvent être comprises et interprétées différemment sur la base des connaissances et compétences dont dispose le lecteur. En outre, il ne faut pas oublier que la langue et le discours en général, philosophique en particulier, présentent assez souvent des implicites, des présupposés et des sous-entendus qui changent de formes et de signification d'une langue-culture à une autre. En conséquence, le texte philosophique est un texte qui admet forcément plusieurs interprétations individuelles et donc, comme le traducteur est d'abord lecteur, plusieurs traductions possibles.

Toutefois, nous ne prétendons pas que le traducteur peut interpréter et expliquer le texte philosophique à son goût, mais notre but est de souligner la difficulté, voire, l'impossibilité de capter le même sens par différents lecteurs d'un même texte philosophique, et donc d'avoir une seule traduction possible parce que chaque traducteur-lecteur possède une sorte de boîte noire unique dans laquelle est reçu, traité et ensuite réexprimé le sens source. Et c'est sur cette boîte noire que le traducteur doit travailler pour réussir sa traduction, d'abord en se détachant du statut du simple lecteur, c'est-à-dire en *désactivant* sa subjectivité face à ce texte qui interpelle cette même subjectivité. La meilleure stratégie serait de renforcer sa relation et sa connaissance de l'auteur-philosophe, de l'objet de sa thèse et des traductions antérieures dans le même sujet, c'est-à-dire des textes parallèles afin de construire une vision plus objective.

Néanmoins, cette tâche n'est pas aussi simple car nous nous retrouvons souvent avec plusieurs interprétations différentes d'un même texte. D'un point de vue positif, cette différence entre les traducteurs dans la lecture et la compréhension des textes confirme l'utilité de la retraduction des textes déjà traduits, qui permet d'avoir plusieurs lectures possibles de la thèse de l'auteur et découvrir autres interprétations possibles. Par exemple, «Le rire» de Bergson était déjà traduit en arabe au moins deux fois, or, une nouvelle traduction, une nouvelle lecture de ce texte ne peut être que bénéfique pour le lecteur arabe, surtout que la dernière traduction date d'environ vingt ans. Une durée assez longue pour marquer une évolution non seulement de la pensée, mais aussi une évolution dans la langue même. Ainsi, une traduction qui était acceptable et agréable à lire il y a vingt ans, ne l'est probablement plus aujourd'hui. De plus, la lecture et la manière d'interprétation du traducteur en l'an 2000, n'est peut-être pas la même d'un traducteur en 2020. Or, cela ne dévalorise point les traductions ou la compétence des traducteurs antérieurs.

Exemple:

Dans le passage suivant de l'ouvrage «Le rire»:

Mais supposez un original qui s'habille aujourd'hui à la mode d'autrefois : notre attention est appelée alors sur le costume. (Bergson, 29:2012)

Par définition, le mot «original» dans cet emploi renvoie à quelqu'un qui se comporte d'une manière qui peut paraître bizarre ou anormale. Une traduction antérieure a proposé le mot «شاذ», dont la définition renvoie effectivement à quelqu'un ou quelque chose anormale et qui sort de l'ordinaire.

ولكن تصوروا الآن شخصا شاذًا يرتدي اليوم اللباس القديم: حينذاك يلتفت انتباهنا إلى لباسه. (Sami Droubi, 33 :1990)

Sauf qu'aujourd'hui, cet équivalent a pris une connotation sexuelle et est employé le plus souvent pour désigner une personne homosexuelle, ce qui engendrera une confusion dans l'esprit du lecteur.

Ainsi, nous avons proposé de traduire le terme « dans le texte d'origine » par «غريب الأطوار» qui explicite plus le sens de l'étrangéité et empêche cette confusion.

لكن، إن افترضنا رجلاً غريب الأطوار يرتدي زياً من موضة قديمة، فإن انتباهنا سيتركز على الزي.

Un autre exemple qui concerne l'orthographe de certains mots comme les noms de pays. Ainsi, «la Suisse» (Bergson, 31:2012) a été traduite par «سويسرة» alors que l'orthographe commune aujourd'hui est plutôt «سويسرا». Bien que la différence puisse paraître banale, elle pourrait bien perturber la lecture et la réflexion qui l'accompagne.

En fin de compte, l'objectif commun et éternel de toute traduction est de saisir le vouloir-dire de l'auteur de manière la plus objective possible, sans aucune altération *intentionnelle* et le transmettre sous une autre forme linguistique pour permettre à un nouveau public d'avoir, à son tour, une lecture individuelle, une interprétation propre à lui. Et c'est cela en effet l'essence du message philosophique. Je cite ici l'aphorisme médiéval «*le texte grandit avec ses lecteurs*» et que je reformulerais: le texte grandit avec ses traducteurs.

1-2 Question de fidélité

Alors que pour un simple lecteur, le voyage se termine à cette première étape de compréhension; le traducteur, lui, n'est ici qu'à mi-chemin de son aventure. Et pour terminer cette aventure, il doit transmettre ce compris, ce vouloir-dire, enfin ce sens, avec précision, objectivité et fidélité, à un public que l'auteur avait exclu par son choix de la langue de rédaction.

La traduction des textes philosophiques soulève de manière plus vive la fameuse question de la fidélité, cet épouvantail qui angoisse tout traducteur. Or, peut-on vraiment parler d'une fidélité dans la traduction en général et philosophique en particulier ? Si oui, une fidélité à quoi ? A la langue d'origine, au vouloir-dire de l'auteur, au sens saisi par le traducteur-lecteur qui est paramétré par tout le bagage linguistique et culturel qui se cache dans l'inconscient ? Ou encore aux exigences de la langue-culture cible ?

A vrai dire, recréer le sens n'est pas moins difficile que de le créer. Et dans la traduction philosophique, il est même plus difficile dans la mesure où il implique d'une part, cette double responsabilité du traducteur à la fois envers l'auteur et son texte et envers les nouveaux lecteurs du texte traduit et implique d'autre part, un devoir de s'efforcer à saisir le message philosophique sans philosopher, c'est-à-dire sans jouer le jeu que l'auteur-philosophe a préparé pour ses lecteurs; c'est en quelque sorte lire le texte mais ne pas se positionner comme lecteur.

Certains définissent la fidélité par rapport au vouloir-dire de l'auteur qui est, en fin de compte une pensée abstraite, alors que d'autres insistent sur la fidélité littérale au texte source qui n'est en effet que la représentation matérielle de cette pensée, et qui peut elle aussi comporter une trahison. Parallèlement, un autre courant cibliste s'oppose à ces sourciers et définit la fidélité par rapport à la langue cible (J. René Ladmiral, 2014). Théoriquement, le traducteur idéal ne doit laisser, une fois sa mission achevée, aucune trace de son passage, de sa réflexion ou de son style. Or, dans la pratique, dès que les formes linguistiques correspondantes dans la langue cible trahissent ce sens, en faillant le transporter ou le supporter, pour ainsi dire, le traducteur se manifeste inévitablement dans ses choix de traduction par équivalence, emprunt ou néologisme etc. Il est incontestable que la dualité langue-source/ langue-cible influence la difficulté de la traduction et permet un passage plus ou moins fluide entre les deux langues. Plus il existe des similitudes entre ces deux bouts de traduction, plus la fidélité à la lettre aussi bien qu'au sens est possible. Dans notre cas pratique, le passage de la langue française à la langue arabe, c'est-à-dire d'une langue romane à une langue sémitique, ne permettait que très rarement cette commodité d'un transcodage mécanique. Or, nous n'allons pas se tarder sur une comparaison détaillée de ces deux langues dans le présent article. D'autre part, les différences entre les deux cultures source et cible attachées à chaque langue rend cette correspondance encore plus difficile.

Exemple:

L'exemple suivant est un passage dans lequel Bergson emploie une image métaphorique pour simplifier une pensée philosophique complexe;

Ou bien encore il faudra penser à une grande route forestière, avec des croix ou carrefours qui la jalonnent de loin en loin. (H. Bergson, 28 :2012)

Opter pour une traduction littérale sans considération des paramètres culturels et historiques, donnerait par exemple:

أو أيضا التفكير بطريق طويلة في الغابة وفيها صلبان أو مفارق طرق تتخللها من بعد إلى بعد. (Ali

Moqalad, 30 :1987)

Bergson a utilisé le mot «Croix» pour désigner des signaux ou des marques de route, puisqu'à l'époque, dans les pays chrétiens, on utilisait effectivement des

croix de carrefour ou des croix pour marquer des chemins et des territoires. Or, cette image n'aura aucune référence dans l'esprit du lecteur arabe et pourra même déranger la compréhension. Ainsi, nous avons proposé simplement de traduire par «علامة».

ويمكن أن نفكر هنا أيضا في طريق طويلة وسط الأشجار، تتخللها علامات أو مفترقات طرق.

Une autre dimension à ne pas négliger de cette fidélité, en particulier dans ce genre de textes que Ladmiral classe comme discours théoriques culturels, tels que les textes religieux, argumentatifs et philosophiques; est la finalité de la traduction. Cela veut dire que le traducteur-philosophe (le traducteur agissant pour le philosophe), doit en plus conserver le même effet du texte dans sa traduction afin que le lecteur de la traduction puisse vivre la même expérience que le lecteur du texte original. Dans ce même sens, l'abbé Delille dit : «*Mais le devoir le plus essentiel du traducteur, [...] c'est de chercher à produire dans chaque morceau le même effet que son auteur*». (Virgile 24 :1950)

Toutefois, cette équation de fidélité est souvent irréalisable dans la pratique, le traducteur se trouve souvent, ou même toujours obligé de sacrifier une dimension pour une autre. Car sinon, s'efforcer à *calquer* le texte source avec les mêmes structures linguistiques, les mêmes segments sémantiques et le même effet dans une langue et une culture différente; donnera sûrement lieu à une traduction inacceptable, déformée et infidèle sur l'autre rive. Je cite encore une fois l'abbé Delille: «*J'ai toujours remarqué qu'une extrême fidélité en fait de traduction était une extrême infidélité*». (Virgile 24 :1950). Une telle fidélité *extrémiste* qui essaie d'introduire *barbarement* un texte dans un milieu linguistique et culturel différent sans aucune considération du public cible; vide en effet la traduction de toute sa finalité.

2- Quelle approche pour la traduction philosophique ?

Traduire un texte philosophique consiste à recréer des concepts philosophiques compliqués tout en conservant la cohérence et les relations d'interdépendance qui les lient, ce qui exige, au-delà de la maîtrise parfaite des deux langues source et cible, une connaissance et une compréhension profonde de la pensée du philosophe à traduire, une connaissance qui n'est pas toujours facile.

2-1- Traduire le philosophe, non le texte

La difficulté de traduire les textes caractérisés par la technicité réside dans la terminologie et le vocabulaire spécifique qui nécessite une grande précision dans sa traduction.

Dans le cas des textes philosophiques, en plus de l'emploi d'un vocabulaire spécifique au domaine de la philosophie en question, chaque auteur-philosophe essaie, je dirais même insiste pour s'approprier un vocabulaire propre à lui ou attribuer une signification personnelle à certains signifiés qui sont

employés différemment chez d'autres philosophes. Et là, la tâche du traducteur devient encore plus pénible et s'approche de l'impossibilité. Le traducteur se trouve dans une impasse qui l'oblige à délaisser l'acception commune du terme pour donner une équivalente à ce sens inouï créé par l'auteur-philosophe.

Pour certains termes, il serait plus approprié de traduire par l'étoffement, car le calque ne fonctionne pas ou ne suffit pas.

Exemple:

La liberté est définie selon Bergson comme «*un libre arbitre capable de trancher entre des possibles.*» (F. Worms, 2013).

Ainsi, le passage:

«*Il faudrait se figurer que la liberté apparente recouvre un jeu de ficelles et que nous sommes ici-bas*» (Bergson, 50 :2012) peut être traduit:

يجب أن نتصور أن حرية الاختيار الظاهرة تخفي وراءها خيوط ماريونيت، وأننا نوجد هنا في الطرف الأسفل.

Traduire «liberté» par «حرية» ne reflète pas tout le sens que Bergson s'approprie.

Alors que pour d'autres, le risque d'engendrer une confusion dans l'esprit du lecteur de la traduction ou même de se retrouver avec un texte inacceptable, oblige le traducteur à recourir à l'emprunt ou même au néologisme faute d'équivalents.

De ce fait, la difficulté ne réside pas dans l'emploi d'un vocabulaire spécialisé mais dans le double usage des termes.

Ainsi, nous nous trouvons face à des termes génériques qui s'emploient pour designer des concepts philosophiques complexes et des termes philosophiques qui reçoivent une nouvelle acception que seul l'auteur-philosophe aperçoit au moment t0 de la rédaction.

Exemples:

«Certes, ce genre de comique se rencontre assez facilement dans la **vie (sens générique)** de tous les jours. Mais ce n'est peut-être pas là qu'il se prête à l'analyse le mieux. S'il est vrai que le théâtre soit un grossissement et une simplification de la **vie (sens philosophique)**, la comédie pourra nous fournir, sur ce point particulier de notre sujet, plus d'instruction que la **vie (sens philosophique)** réelle». (Bergson, 44 :2012)

Ainsi, afin de bien décoder le message de l'auteur, le traducteur-philosophe doit avoir une suffisante connaissance préalable de la pensée du philosophe et de son vocabulaire propre.

2-2- Ne pas se positionner en tant que traducteur-lecteur

La traduction de l'ouvrage «Le rire» était une expérience qui ressemblait plutôt à un voyage dans l'esprit de Bergson, à travers ses idées, opinions, réflexions et conceptualisations mais aussi ses expressions, tournures rhétoriques

et style d'écriture, bref, tout son bagage idéologique, linguistique et le mystérieux passage entre ces deux registres. Et franchement, Bergson qui, lui-même, a affirmé l'incommensurabilité du langage et de la pensée et qui voit dans l'exercice de la traduction le moyen de prendre conscience de l'indépendance des idées par rapport aux mots; n'était pas facile à traduire.

Dans un texte aussi dense, la difficulté dépasse les problèmes syntaxiques, grammaticaux etc., c'est une difficulté qui dépasse le texte même. Le vrai défi était de s'imaginer face à face avec l'auteur, rien que l'auteur et son traducteur, dans une expérience de réincarnation intellectuelle et spirituelle. En effet, la traduction est la réincarnation du texte dans un nouveau monde et un nouveau corps, celui du texte traduit. Cela peut paraître compliqué et même irréalisable. Or, ce n'est qu'un petit effort additionnel que la plupart des traducteurs sous-estiment. C'est de voir au-delà du texte et de nouer une relation d'amitié et d'intimité avec l'auteur-philosophe avant d'oser le traduire, car sinon, il n'avouera jamais tout.

Bien que cette vision s'applique à tout type de traduction; elle est indispensable à la production d'une traduction philosophique correcte. On dit souvent que seul un poète peut traduire la poésie; de même, seule une personne capable de philosopher peut traduire la philosophie; quelqu'un qui connaît déjà ce trajet pensée-parole, qui pourra faire le trajet inverse parole-pensée ou créer un nouveau trajet entre ces deux points.

Conclusion

La réflexion formulée ci-dessus est un premier réflexe intellectuel à une expérience, bien qu'elle fasse partie du quotidien du traducteur; nous a interpellés sur plusieurs niveaux.

Il s'agit ici d'une réflexion sur des questions que se posent les traducteurs avant les traductologues, car la réponse à ces questions, voire même la réflexion à ces questions rassure le traducteur quant à la qualité et la finalité même de sa traduction. Et plus le texte s'adresse à un niveau plus élevé de l'intelligence, plus le traducteur se doute de pouvoir bien le traduire. C'est pour cette raison que la plupart des traducteurs de la philosophie sont soit des philosophes eux-mêmes ou des lecteurs chevronnés de la philosophie.

Certainement, une spécialisation des traducteurs influence positivement la qualité de leurs traductions du fait qu'elle les rapproche davantage de l'objet de leurs textes et de la pensée de leurs auteurs. Néanmoins, le chemin est accessible à tous. Traduire la philosophie est une expérience marquante que tout traducteur doit vivre, non seulement pour enrichir son expérience professionnelle; mais surtout pour faire un pas vers une maturité professionnelle. Traduire la

philosophie permet de développer une nouvelle perception de la langue dans sa relation avec la pensée.

Une fois que le traducteur prend conscience de la réalité que toute traduction est infidèle, au sens littéral de la fidélité, et que c'est l'acceptation de cet écart et de la déperdition inévitable lors du passage d'une langue-culture à une autre qui permettent la continuité de l'activité traduisante et donc de la communication humaine; à ce moment-là, il comprendra qu'oser traduire est le premier pas pour perfectionner sa traduction.

Et une fois que le traducteur accepte de faire le deuil de la traduction parfaite et que toute traduction est perfectible et améliorable, il comprendra que la retraduction est une nécessité afin de suivre l'évolution du monde et des langues. Cependant, le traducteur ne doit jamais méconnaître la valeur de son métier d'orfèvre linguistique. Comme nous l'avons démontré au long de cet article, la traduction philosophique est un combat entre le traducteur-lecteur qui essaie de surgir comme traducteur-philosophe d'un côté et le traducteur opérant l'acte de traduire, lequel s'attache à l'objectivité et la fidélité. Et c'est, enfin, la partie la plus consciente au long de l'expérience traduisante qui sera gagnante.

Références bibliographiques

BERGSON Henri, (2012), *Le Rire. Essai sur la signification du comique*, Atramenta.

Ladmiral Jean-René, (2014) *Sourcier ou cibliste*, Les Belles Lettres, coll. « Traductologiques »

Ricœur Paul, (1977), *Expliquer et comprendre. Sur quelques connexions remarquables entre la théorie du texte, la théorie de l'action et la théorie de l'histoire*, Revue Philosophique de Louvain, Quatrième série, tome 75, n°25, 1977. pp. 126-147, doi : [<https://doi.org/10.3406/phlou.1977.5924>]

VIRGILE, (1950), *Les Géorgiques*, Paris, Les Belles Lettres.

WORMS Frédéric, (2013), *Le Vocabulaire de Bergson*, Ellipses.

سامي الدروي، عبد الله الدائم، (2001)، *الضحك. البحث في دلالة المضحك*، الهيئة المصرية العامة للكتاب.

علي مقلد، (1987)، *الضحك*، المؤسسة الجامعية للدراسات والنشر والتوزيع.

